

**Le Cercle de botanique du lycée Pothier a le plaisir d'accueillir Simon Daireaux,
professeur de lettres en Lsup et en Psup.**

La chronique, qu'il a rédigée pour nous, a pour titre « Cultiver notre jardin »

« Il faut cultiver notre jardin », la formule est célèbre. Candide l'énonce dans le dernier chapitre du « conte philosophique » de Voltaire. On sait moins que Voltaire lui-même reprend ensuite cette formule dans sa correspondance, préparant ainsi la postérité de cette morale.



Le soir, gravure de George Hackert (1755-1805) d'après Gaspar Poussin (aussi connu sous le nom de Gaspar Dughet, 1615-1675, peintre français de l'époque baroque, beau-frère de Nicolas Poussin, ayant passé toute sa vie à Rome, spécialisé dans les paysages de tendance classique.

Au moment où il écrit *Candide*, Voltaire est entre Lausanne et les Délices (1) ; il s'apprête à acheter les domaines de Ferney et Tournay dans le pays de Gex. 1759 est un moment de bascule pour le mouvement des Lumières et pour Voltaire en particulier. *L'Encyclopédie* est interdite, *Candide* connaît un succès dans toute l'Europe à travers de nombreuses éditions (dont une grande partie « pirate »), Voltaire est poursuivi à Genève et à Paris. Le climat devient hostile pour les philosophes. C'est dans ce contexte que Voltaire opère une mue imprévisible. Après une vie passée dans les grandes villes et les cours princières européennes, il se retire au pied du mont Jura. Depuis sa retraite à Ferney, Voltaire fustige alors le comportement des Parisiens qui ne connaissent rien au rythme des saisons et aux techniques de labourage. La correspondance des années 1760 est un vibrant témoignage des métamorphoses de Voltaire. Il devient « le laboureur », le « patriarche de Ferney ». Depuis son domaine, il loue un nouveau mode de vie loin des foules citadines :

« Je me fais à présent une espèce de parc d'environ une lieue de circuit, et je découvre de ma terrasse plus de vingt lieues. Vous m'avouerez que vous n'en voyez pas tant de votre appartement de Versailles. Voyez donc comme j'irai à Paris au printemps prochain ! Je me croirais le plus malheureux de tous les hommes si je voyais le printemps

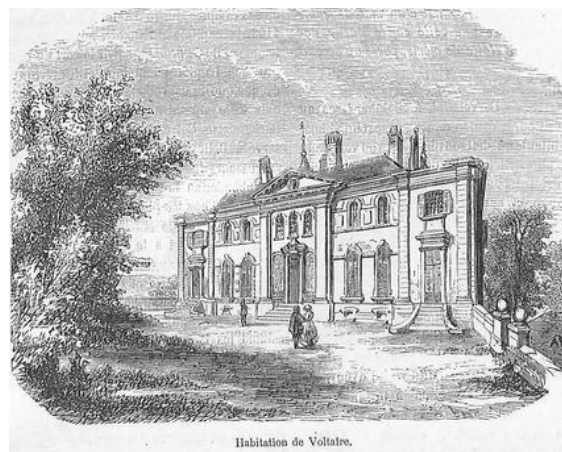
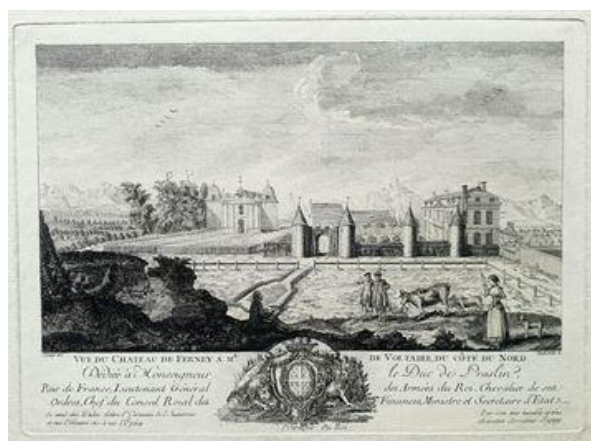
ailleurs que chez moi. Je plains ceux qui ne jouissent pas de la nature et qui vivent sans la voir. Chacun vante la retraite ; peu savent y rester. Moi, qui ne suis heureux et qui ne compte ma vie que du jour où je vis à la campagne, j'y demeurerai probablement jusqu'à ma mort, et ce sera le terme de mon amitié pour vous. » (3 décembre 1762)



Voltaire dans son jardin, à Ferney, BnF, Bibliothèque nationale de France

Voltaire ne se contente pas de vanter les mérites de la campagne, ces « mugissements des bœufs » chers à Virgile. Sa défense de la nature s'articule à une pensée économique : loin de contempler la beauté de la nature, le « patriarche » (2) entend mettre au point un modèle économique productif. Voltaire lit des traités d'agronomie, rédige un long article intitulé « Fertilisation » (3) ou encore un traité des *Singularités de la nature*, publié en 1768. Sa correspondance témoigne également d'un goût prononcé pour la production et la commercialisation des denrées naturelles, à commencer par le blé. Ainsi cette lettre adressée à l'Abbé Roubaud, auteur d'un rapport sur la liberté du commerce du blé :

« Votre livre, monsieur, me paraît éloquent, profond et utile. Je suis bien persuadé avec vous que le pays où le commerce est le plus libre sera toujours le plus riche et le plus florissant, proportion gardée. Le premier commerce est, sans contredit, celui des blés. La méthode anglaise, adoptée enfin par notre sage gouvernement, est la meilleure : mais ce n'est pas assez de favoriser l'exportation, si on n'encourage pas l'agriculture. Je parle en laboureur qui a défriché des terres ingrates. » (1^e juillet 1769)



Ces considérations sur la vie et les opinions de Voltaire nous semblent utiles pour appréhender le mot d'ordre « il faut cultiver notre jardin ». Entrons maintenant dans le récit en rappelant quelques éléments diégétiques. Au terme du conte, les personnages se retrouvent au sein d'une métairie après avoir vécu des épreuves terribles. Dans la première partie de l'ultime chapitre, Candide médite en écoutant ses amis disserter ou simplement se plaindre de la condition humaine. Martin expose le dilemme auquel l'être humain est nécessairement réduit : une vie d'inquiétudes ou une vie d'ennui. Après avoir rendu visite à un « bon vieillard » qui vend des fruits et des légumes sans être au courant des condamnations à mort terribles qui sont prononcées dans son pays, Candide trouve la réponse au malheur des hommes : « il faut cultiver notre jardin ». L'impératif peut être lu dans la perspective idéologique qui est celle de Voltaire. Deux points seraient alors à relever : la nécessité de prendre soin soi-même de la terre – le philosophe insiste sans cesse sur ce point dans sa correspondance. On sait que Voltaire se méfie des recommandations extérieures, qu'il soigne lui-même ses bêtes, plante ses arbres, laboure et sème. La trajectoire du conte renverrait alors à celle de l'auteur lui-même, de l'aventure aux quatre coins de l'Europe à la « métairie Ferney », de la vie au contact du monde au jardin où l'on plante et sème soi-même. Le deuxième point essentiel est d'ordre économique : le jardin est pour Voltaire un « investissement de propriétaire avisé » (4), le meilleur modèle économique est un petit terrain dont on peut tirer un maximum de bénéfices.

La formule de Candide ne se limite pourtant pas à des considérations agro-économiques. Pour l'auteur comme pour le personnage éponyme, le travail de la terre ici et maintenant est une réponse aux désastres du monde. En se concentrant sur un minuscule arpent, l'être humain refuse les postures religieuses ou philosophiques – le fameux « Optimisme ». Pour l'écrivain satiriste, la vie ne doit se réduire à une « vallée de larmes », nous ne vivons pas sur terre pour attendre patiemment la vie éternelle. Virgile l'énonçait déjà dans *Les Géorgiques* : *nec morti esse locum* (livre IV), il n'y a pas de lieu dans la mort. Autant faire fructifier les talents des sols les plus hostiles. Outre l'image biblique évidente, la figure du « vieillard de Coryce » (5) inspire nécessairement Voltaire au moment de conclure ce conte.

Ce plaidoyer en faveur de la vie sur terre ne signifie pas pour autant un oubli du monde. Le salut du monde vient du travail du laboureur ou de celui de l'apiculteur. Prendre soin du vivant – les abeilles, les vignes, la terre – contribue depuis des siècles à préserver la possibilité de la paix. C'est la tâche que Virgile confie au laboureur après la longue période de guerres civiles qui a vu la République romaine déchirée. C'est encore celle qu'entreprend Sergueitch dans *Les Abeilles grises* d'Andrei Kourkov. Dans un village du Dombass – une « zone grise » torpillée par l'armée russe –

un homme seul résiste en s'occupant comme il peut de ses abeilles. A sa manière il tente de cultiver son jardin pour préparer des jours meilleurs.

Simon Daireaux

NOTES

(1) La villa « Les Délices » est une résidence située à Genève. Voltaire y a vécu de 1755 à 1760.

<https://essentiels.bnf.fr/fr/article/2f1429f5-a8e1-4576-b9e0-3522a1386ca4-candide-ou-optimisme>

(2) « Le patriarche de Ferney » : l'expression est employée par ses amis et reprise par Voltaire lui-même dans sa correspondance.

(3) *Questions sur l'Encyclopédie*.

(4) L'expression est de Pierre Chartier.

(5) « J'ai vu un vieillard de Coryce propriétaire de quelques arpents d'un coin abandonné / Champs que ne pouvaient travailler les bœufs, ni même appropriés aux troupeaux, et sans convenir pour autant aux vignobles / Mais lui, dans les broussailles, s'attachait à de rares légumes, entourés de lys blancs, de verveine et de pavots comestibles / Ce qui dans son cœur égalait les richesses des rois » (Virgile, *Les Géorgiques*, livre IV, traduction de Frédéric Boyer, Gallimard, 2019).



Bandeau de titre extrait d'une édition des *Géorgiques* (« Les travaux de la terre ») de Virgile (70-19 av. J.-C.), gravure en noir du XVII^{ème} siècle, sur papier vergé.

